

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antonio RUBINO

Journal intime de Pippo Lablague :  
II : Pippo détective amateur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 328-331

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

II

## Pippo détective amateur

Jeudi, 29 mai.

Il y a plus d'un mois que je n'ai rien à écrire dans ce journal, parce que les jours passent et on ne trouve pas de trésors cachés. Hier, Bicchi et Righetti m'ont expédié un ultimatum : « Ou bien tu nous fais trouver un trésor avant demain soir, ou bien nous donnons notre démission et nous te laissons te débrouiller tout seul ! »

Vendredi, 30 mai.

J'ai trouvé ! Au lieu d'être des chercheurs d'or, nous ferons les policiers amateurs. Par notre flair, nous tâcherons d'assurer à la justice les auteurs de quelque délit sensationnel. Les gains colossaux que nous réaliserons certainement m'ont redonné la confiance de mes camarades : j'ai été confirmé en charge par deux voix d'unanimité.

Samedi, 31 mai.

Pour être de bons policiers, deux choses sont nécessaires : un surnom suggestif et un déguisement exceptionnel. Si un célèbre détective ne prend pas la précaution de conserver l'incognito, il devient inutile, parce que les délinquants s'aperçoivent que c'est lui et demeurent honnêtes. Moi, j'ai déjà le pseudonyme d'« Œil de Lynx » qui va très bien, Righetti s'appellera « Le Limier » et Bicchi « La Fouine ». Je me déguiserai en peintre, Righetti en ramoneur, et Bicchi, avec sa petite frimousse roublarde, fera admirablement en demoiselle.

Dimanche, 1er juin.

Ce matin, chez Bicchi, nous avons essayé nos costumes ; ils étaient tellement beaux que nous sommes tout de suite sortis en ville. Tout le monde nous regardait avec étonnement, mais, comme nos chapeaux descendaient jusqu'aux yeux, personne ne nous a reconnus, pas même ma sœur Gilda et tante Alphonsine qui se promenaient sur l'Avenue.

Samedi, 7 juin.

Le Limier et la Fouine frémissent d'impatience, mais, par malheur, on doit opérer dans une ville où les délits sensationnels sont extrêmement rares. Les criminels de par ici ont un tempérament si calme qu'il leur faut parfois vingt ou trente ans pour se décider à agir. Tant mieux, me direz-vous ! Mais croyez que, pour un détective, attendre vingt ou trente ans est la chose la plus énervante qui soit.

Pour tromper l'attente, je me suis fait imprimer cent cartes de visite avec l'inscription : Pippo Lablague, dit Œil de Lynx, détective privé.

Dimanche, 8 juin.

Finalement, le grand jour s'est levé ! Dans la « Chronique urbaine » de l'hebdomadaire local, j'ai lu la nouvelle suivante :

Toujours les mêmes inconnus.

*« Dans les magasins de la réputée Maison Castagnetti et Cie (Modes et Confections), une main inconnue, profitant de l'absence momentanée du propriétaire, sorti pour aller acheter un cigare toscan, a volé une pièce d'étoffe d'une valeur d'environ trois cents liras. Une enquête est en cours. »*

Il n'y avait pas de temps à perdre ; il fallait agir immédiatement et énergiquement. Comme c'était vraiment un délit sensationnel, le moindre retard eût été une faute.

Je me suis précipité à la recherche du Limier et de la Fouine, puis, avec eux, je me suis rendu au magasin Castagnetti, rue Carli, 6. Malheureusement, c'est un dimanche et la boutique était fermée. Nous avons dû nous limiter à observer le trottoir pour découvrir quelque trace du voleur. Des traces, il y en avait beaucoup, mais le difficile était de distinguer celles du voleur parmi les autres.

Lundi, 9 juin.

Il nous a fallu, à tous les trois, manquer la classe, mais notre conscience est tranquille. Notre but est si élevé et si noble que, une fois atteint, il nous fera pardonner cent fois ce petit manquement.

Je me suis présenté à Monsieur Castagnetti, je lui ai donné ma carte de visite et j'ai exposé mon plan. Il a dû le trouver très beau, parce qu'il ne finissait plus de rire. Il m'a dit : « Tu es un bel original, et je ne peux

pas te refuser. Si tu crois que ça ira, essaie : on verra bien ce que tu seras capable de faire ! » Moi, je lui ai répondu : « Il faut que vous mettiez à ma disposition un vêtement complet, à ma mesure. » M. Castagnetti m'a remis l'habit, en me disant que j'en serais responsable, si je le gâtais.

Mardi, 10 juin.

Ce qui vient d'arriver a quelque chose de fantastique. Voici comment j'ai exécuté mon plan : Après avoir mis le vêtement emprunté, je me suis poudré le visage, j'y ai passé un peu de rouge et je me suis installé, raide comme un piquet, en guise de mannequin devant le magasin. Il s'agissait de rester immobile comme une statue, avec ma belle étiquette du prix sur la poitrine. La Fouine, habillé en demoiselle, faisait semblant de regarder les vitrines des boutiques, en face, pendant que le Limier, déguisé en ramoneur paraissait dormir sur le trottoir, appuyé au mur, au coin de la rue.

Vers deux heures le patron devait se rendre, comme d'habitude, chez le marchand de tabac, pour acheter son cigare toscan. De fait, exactement à deux heures, il sortit. Je redoublai ma surveillance, dans l'espoir que le voleur se montrerait, entrerait et se mettrait à voler. Il est démontré que les malfaiteurs, poussés par une force mystérieuse, reviennent toujours sur le lieu de leur délit. Si le voleur était revenu, j'aurais pu le faire condamner comme récidiviste. Quel triomphe !

Cependant, on ne voyait pas ombre de malfaiteur. Dans la rue, il n'y avait pas un chien. Ou plutôt oui, il y avait un chien, et même très gros. Il circulait lentement, visitait les coins de mur, en vagabondant d'un trottoir à l'autre. Il s'approcha de moi et commença à flairer mes pantalons, me prenant pour un petit homme de bois.

C'est alors que, dérangé dans l'exercice de mes fonctions, je lui envoyai ce malheureux coup de pied qui marqua le commencement de mes misères.

Assailli par la sale bête, je dus prendre la fuite ; saisi par l'habit neuf, il me fallut en laisser plus de la moitié dans la gueule du chien.

Quand monsieur Castagnetti revint, il me trouva dans un état si pitoyable qu'il n'eut pas le courage de me gronder. Le Limier et la Fouine s'étaient prudemment éclipsés.

Jeudi, 12 juin.

Je jure que je ne ferai plus jamais le policier amateur ; c'est une profession qui demande trop de sacrifices et rapporte bien peu.

Aujourd'hui est arrivée chez nous une facture de Monsieur Castagnetti, réclamant 325 liras pour un habit détérioré. Ensuite, papa a reçu une carte de M. le Directeur qui l'avertissait de mon absence injustifiée. J'ai été enfermé dans un réduit et mis au pain et à l'eau. Tout ça pour avoir voulu faire la lumière sur une affaire louche et pour avoir essayé d'en remettre les auteurs à la justice.

Dimanche, 15 juin.

Les déceptions continuent. J'ai reçu aujourd'hui les deux lettres de démission de Bicchi et de Righetti, qui désapprouvent mes directives. Ce n'est pas tout. Voici ce que je trouve dans la « Chronique urbaine » :

#### **Une plainte retirée.**

*« Monsieur Charles Castagnetti, propriétaire de la réputée Maison du même nom, ayant constaté, en faisant son inventaire, que la pièce de drap qu'il avait crue volée était simplement tombée derrière une étagère du magasin, retire la plainte contre inconnus déposée par lui le 31 écoulé. En suite de quoi la Police a interrompu les recherches. »*

A la lecture de cette nouvelle, je me suis senti anéanti comme un arbre abattu par la foudre. Ma dernière espérance s'évanouissait pour toujours. S'il n'y avait pas eu de délit, comment en découvrir l'auteur et me réhabiliter aux yeux du monde ?

Antonio RUBINO, (trad. J. C.)

Dans le prochain numéro :

**L'île déserte.**